

Thomas Beaulier

Les chroniques de la Babylonienne



Remerciements

Merci à Ollivier, Alban, Pauline et Élie,
Grands amateurs de fruits
Dont la philosophie m'a sauvé la vie
Continuez de garder la pêche, mes amis,
Et je m'entêterai à vous suivre.

Merci à Quentin,
Pour son investissement et sa créativité
À Guillaume,
Merci,
Pour sa haine, son impatience, son intolérance,
et toute la science qu'il ne m'a pas transmise
M'apprenant ainsi, enfin, à me débrouiller seul.

Merci à Dominique et à Denis,
Deux professeurs de théâtre très investis,
Qui ont su m'insuffler leur passion.

Et à toi, lecteur,

Merci
De prendre le temps de t'intéresser à ce livre.

La dixième Porte

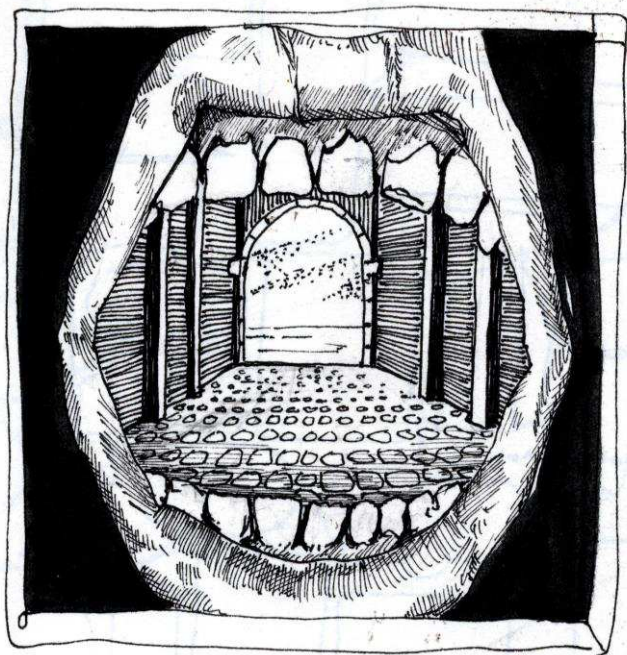
Celui qui va de l'avant sans jamais prendre la peine de se retourner jamais ne sera conscient de tout le mal qu'il a laissé.

« Combien un homme se doit-il d'ouvrir de portes au cours de sa vie ?

– Une dizaine seulement, une dizaine de choix avant que son existence ne soit finie. »

Chapitre 1

La porte de la Vie



La magnifique brune aux yeux bleu clair qui ne parlait à personne détestait ce genre de soirées arrangées, qui symbolisaient pour elle l'art et la manière qu'avaient les jeunes adultes de s'auto-congratuler afin de s'épanouir dans leur médiocrité. Ce genre de soirées, ça puait la fausse modestie, l'arrogant humble au cerveau étriqué qui cherche à exister dans l'échec social de son prochain. Oui, tout le monde cherchait à prouver à son voisin qu'il valait mieux que lui, que ce soit par haussement de voix sur des sujets politiques sensibles ou tout simplement par déballage de fausse culture, ou même par exposition d'abdominaux, de concours de beuverie à la con et, comble de graduation et de reconnaissance éternelle, de celui-qui-arriverait-à-mettre-la-belle-brune-effacée-dans-un-coin-de-la-salle-dans-son-lit. Autant dire que ceux qui se prêtaient à ce petit jeu étaient rarement les plus fins d'esprit qu'on pouvait s'imaginer. Aussi Allison ne prêtait qu'une attention passagère (disons une demi-oreille d'écoute) au cinquième bodybuilder « cinéphile » qui lui adressait la parole en lui offrant un verre, lui proposant de faire « comme dans Drive » pour pallier un manque criant de conversation (technique de drague qui, soit dit en passant, marche très bien sur les blondes un peu pétasses de 17 ans). Elle haïssait la quasi-totalité des convives présents, mais elle avait appris avec le temps que c'était les autres, les gens normaux, et que sa haine viscérale d'autrui était sûrement due à un événement traumatisant de son enfance, ou une connerie du genre. Une chose était sûre pourtant : mieux valait être mal accompagnée que seule. Perdue dans ses pensées, elle en avait complètement oublié la situation dans laquelle elle se trouvait : en début de

conversation avec un nouvel inconnu, cette fois peu sûr de lui. Il était petit et rachitique, avec un physique inapproprié, et des yeux globuleux la fixant au travers d'énormes lunettes rondes, trahissant une peur panique à la seule idée de lui parler. Il lui faisait vraiment pitié.

– Excuse-moi, euh, James, c'est ça ?

– Alex...

– Oui ! Oh tu sais, James, Alex, même combat ! Je dois m'absenter deux minutes, ne bouge pas, je reviens !

Alex vit partir en trombe la belle brune en direction du bar. Elle devait se dire qu'un Jack Daniel's serait de meilleure compagnie que lui, et il ne pouvait l'en blâmer. Soulagé de n'avoir pas à imposer une montée de crise d'asthme à la mystérieuse beauté fatale en robe piquées apparentes noire, il se précipita vers les toilettes. Alex était un de ces personnages sur lesquels la nature s'était acharnée, souffrant de tous les maux : asthmatique, agoraphobe, myope, diabétique, épileptique... il avait trouvé la solution miracle à ses problèmes quelques mois plus tôt, considérée comme beaucoup comme un poison. Il en était venu à se dire que tout était poison à des doses exagérées : le simple fait de courir pouvait entraîner la mort si on ne s'arrêtait pas pour reprendre son souffle. Il avait fait beaucoup de recherches sur la question pour apprendre qu'*« une quantité inconsiderée d'eau pouvait entraîner un œdème cérébral et pulmonaire ; la vie était un poison pour ceux qui en avaient trop profité, pendant trop longtemps... au final, sa cocaïne ne lui paraissait pas plus néfaste que ce que tout ce que sa misérable*

existence avait eu à lui proposer jusqu'à présent : elle était excellente comme analgésique, principalement en ophtalmologie ou dans la cure de l'asthme, utile dans le traitement de l'alcoolisme et des toxicomanies, parfaite contre le mal de mer, précieuse pour la cure du diabète, elle faisait disparaître par enchantement la faim, la fatigue, elle guérissait dyspepsies, flatulences, coliques, gastralgies, hypocondrie, irritation spinale, c'était un reconstituant précieux dans la phtisie et elle soignait la migraine. Et surtout, elle était merveilleuse pour donner confiance aux déprimés, soulager l'esprit, rendre actif et optimiste. » Et en cet instant précis, le petit Alex avait fort envie d'optimisme. En fait, il lui avait fallu de l'optimisme pour se lever ce matin-là, connaissant la longue journée qu'il allait passer derrière son bureau, à accueillir les familles commençant le deuil d'un proche par la visite de leur nécrologue préféré, puis à rédiger les faire-part, qui devaient être uniques en leur genre pour chacun des nouveaux décédés, à les imprimer et les envoyer. Alex était... porteur de mauvaise nouvelle, l'avocat de la Faucheuse. Aussi fallait-il beaucoup d'optimisme pour faire ce travail. Particulièrement ce jour-là, où seulement trois semaines s'étaient écoulées entre le faire-part de naissance et celui du décès de son nouveau client : il avait été retrouvé en quatre fois, une partie du corps dans chacun des appareils électroménagers de son assistante maternelle. Une double dose d'optimisme s'était avérée nécessaire. Assis sur le trône, le petit Alex savourait sa félicité pour la cinquième fois de la journée : il était le roi du monde, il terrorisait et apaisait son prochain, il était le pouvoir de la mort

incarné, celui qui conviait au rassemblement, et tous l'écoutaient : il était plus efficace que tous ses enfoirés de syndicalistes et leurs guerres politiquement correctes. Quand lui lançait une grève, c'était celle du bonheur d'une petite communauté. Et cette communauté faisait grève, qu'elle le veuille ou non. Le petit Alex, toujours assis sur son trône, repensa à l'art et la manière qu'il avait eus de briser des centaines de personnes avec ses faire-part. Il en avait assez vu, assez entendu pour une vie, pensa-t-il. Le petit Alex ferma les yeux en se disant qu'il se détestait, comme s'il était responsable de la mort de tous ces gens. Il ferma les yeux pour la dernière fois sur une considération très altruiste de sa part, se disant que sans lui, il n'y aurait peut-être plus de morts à annoncer, et que le monde ne pouvait s'en porter que mieux s'il n'en faisait plus partie.

Bien sûr, le petit Alex n'avait déjà plus les idées en place quand il s'effondra pour une énième crise d'épilepsie, accompagnant sa première et dernière overdose. Sa tête heurta violemment la cuvette des toilettes, son crâne se fracturant sous le choc.

William en était à son onzième cul sec de la soirée. Il n'avait pas l'habitude de boire autant, il était plutôt du genre tombeur, toujours au centre de l'attention, entouré de groupies. Mais cette garce lui avait fait manger nature des sardines de renommée, des tartines de remords et des mille-feuilles de facture ! Sale pff... c'aurait même été insulter les putes que de les comparer à cette salope. Elle ne valait même pas la peine d'y penser. Ce ne fut qu'à partir du douzième Lavagulin 16 ans d'âge qu'il se décida à passer à autre chose. Et cela commencerait avec un coup d'un soir, comme d'habitude. Il commença à regarder

autour de lui : la mystérieuse brune qui s'était tapie dans un coin de la salle depuis le début de la soirée venait de s'asseoir non loin de lui, l'air complètement blasé. Il prit deux verres et les remplit gracieusement de son doux nectar pur malt. Il en tendit un à Allison, avant de s'asseoir à son côté.

– On dirait que vous avez envie d'une conversation passionnante !

– Vu l'odeur que vous dégagez, je doute que je la trouve avec vous...

Il puait l'alcool. Il sourit... son sourire l'avait toujours sorti de l'embarras.

– Touché. Mais cette soirée est spéciale. Je m'apprête juste à renaître de mes cendres...

– Comme un phénix ? s'enquit-elle en souriant à son tour.

– Parfaitement.

Non pas qu'elle ait trouvé en William la perle rare qu'elle pourrait soudainement supporter plus de deux minutes sans se sentir supérieure... Allison se disait qu'il n'était cependant pas la pire compagnie qu'on pouvait trouver dans ce genre de soirée. Il lui offrait, qui plus est, du très bon whisky, et n'était pas désagréable à regarder. Ce William était grand, brun, élancé, il était l'archétype du branleur plutôt beau gosse, qui le sait et qui le surjoue, non sans un humour jaune au troisième degré assez intéressant : un faux détachement auto-ironique émanait de lui. Ils continuèrent de discuter pendant un petit moment, de tout, de lui, de rien, d'elle...

Allison se réveilla en sueur. Quelque chose n'allait pas. Pas du tout. Elle n'osait ouvrir les yeux de peur

qu'elle ne fût vraiment réveillée, et dans l'espoir que tout ceci ne soit qu'un très mauvais rêve. Elle avait la tête qui tournait, l'esprit dans le brouillard, la mâchoire contractée. Le monde imaginaire qu'elle s'efforçait de bâtir dans son esprit pour oublier cette insupportable réalité qu'elle vivait, ce monde, elle ne parvenait pas à le maintenir stable. Il faisait des va-et-vient, des ça et des là, des coups de tambour sauvages dans son esprit stupéfié, choqué, dégoûté de tant de bestialité... et dans sa tête et pour ne pas hurler, elle chantait à tue-tête, juste pour oublier...

Une plage de sable blanc

BOUM

Le bruit des vagues se fracassant

BOUM

Contre l'écume d'azur, le chant

BOUM

D'une chorale de petits enfants

BOUM

Me font oublier la mort, l'homme, le temps...

Et soudain elle se rendit compte qu'elle pouvait bouger. Allison se mit à pleurer et à hurler, à pousser et à griffer, à mordre et à pincer, à frapper, à hurler à nouveau et à pousser et à se débattre jusqu'à ce que ses mains grasses finissent par la lâcher. Il n'osa dire un mot devant le regard terrifiant que lui porta Allison à travers ses larmes. Un regard meurtrier. Ses yeux injectés de sang et ses pupilles dilatées par la drogue qu'il lui avait administrée portaient un message lourd de sens pour William. Et plus encore pour Allison, bien qu'elle ne le sût pas encore. Elle ne dit pas un mot non plus, ramassa ses affaires et sortit

en ne tournant jamais le dos et en fixant droit dans les yeux l'homme, la bête qui l'avait violée.

William était vaguement désolé de la tournure qu'avaient prises les choses... Il n'avait pas pu se contrôler, ce n'était pas si grave... Cette salope ne voulait rien dire et elle aurait pu s'y attendre. Ce n'était pas sa faute, à lui, si elle ne savait pas apprécier un bon trip offert par la maison... tant pis pour elle. Il ouvrit une autre bouteille de whisky. C'était décidément pas sa journée, et il allait la terminer parce qu'une petite voix dans sa tête lui hurlait qu'il n'était qu'un porc, qu'il était dégueulasse, qu'il n'était qu'un pervers immonde et qu'il mourrait seul. « Le plus tôt sera le mieux », lui répondait-il, nonchalant, arrogant, au-dessus du monde et de ses lois, lui et son Lavagulin 16 ans d'âge dont il se servit un autre verre. Puis un autre. Et encore un autre. Et un autre...

Et William était seul, chez lui ce soir-là, quand il s'écroula par terre et s'évanouit dans un coma. Personne ne fut là pour lui, ni pour le redresser ni pour appeler à l'aide ou l'empêcher de s'asphyxier et de s'étouffer et de se noyer dans son vomi. Et il mourut d'une mort pathétique, grâce à son Lavagulin 16 ans d'âge qu'il aimait et respectait plus que toutes les femmes qu'il avait brisées.

Gérard était en train de rouler son joint, assis sur ses cartons en compagnie de Ludivine, son teckel à poil dur. Il s'était créé son propre univers, et ses petites habitudes en tant qu'« homme de la rue », comme il aimait s'auto-congratuler. Il faisait froid en cette période d'hiver et il était en quête depuis plusieurs semaines de toutes les sources de chaleur

qu'il pourrait se procurer... journaux, allumettes, briquets, cartons, couvertures etc. Il se fournissait ces trésors de la rue en entretenant un commerce de cannabis qui lui permettait de s'assurer une consommation banale mais régulière. Il s'était installé dans le 17^{ème} arrondissement, au détour d'un immeuble de 30 étages, près d'un parc et il pouvait croiser de drôles d'oiseaux, tard dans la nuit. Tiens, par exemple, la jeune fille débraillée qui sortait d'un immeuble en pleurant à deux heures du matin. Elle avait l'air d'en avoir bavé. Elle s'approcha de lui et lui posa la plus insolite des questions, compte tenu de la situation :

– Vous n'auriez pas une cigarette ?

– Normalement, c'est moi qui pose ce genre de questions, ma petite dame. Qu'est-ce que vous faites, toute seule, à cette heure-là ?

– Merci. Les hommes sont des porcs.

– Les hommes ? Bah, ne faites pas confiance aux hommes. Tous des chiens d'égoïstes. Les hommes m'ont pris mon travail et ma maison, ma femme et mes enfants, ma voiture et mes amis. Les hommes, ils ne sont intéressés que par une chose dans la vie : ce qui les aide à trouver le sommeil, ma petite dame. Parole d'homme de la rue !

– Tenez, ça vous sera plus utile qu'à moi.

Elle lui avait laissé une boîte d'allumettes. Il la remercia tandis qu'elle s'éloignait dans la nuit, serrant contre lui ce trésor qui lui permettrait peut-être de passer la nuit.

Mais ce soir-là, mère nature, cette salope, s'était montrée particulièrement capricieuse et très froide, glaciale même. Et les allumettes ne l'empêchèrent pas

de trembler, ni sa respiration de s'accélérer, ou les poils de son corps de se hérissier. Ludivine, qui était d'ordinaire baveuse et affective, était allongée contre son maître, tout à la fois pour se tenir chaud et pour apporter un peu de réconfort à son ami. Il ne sentait plus la respiration de sa chienne contre lui. Ses larmes se mirent à geler et ses yeux à brûler, et il ne sentait déjà plus ses pieds engourdis par la neige. Il ouvrit la boîte pour la dernière fois : elle ne contenait plus qu'une allumette. Une source de chaleur, un moyen peut-être pour lui de ne pas succomber cette nuit-là. Il rassembla tous les journaux dont il pouvait disposer, dont beaucoup étaient soigneusement et confortablement disposés sous ses vêtements. Il ferait un feu ou serait emporté par le froid. Il compressa, déchira, sécha le journal du mieux qu'il put avant de prendre la boîte de ses mains violettes et tremblantes. Il agrippa la minuscule baguette de bois très fort entre ses doigts et la cassa en voulant la gratter contre la partie inflammable. Une ombre passa dans son regard, car il sut. Et il avait beau s'entêter et gratter cette allumette désormais brisée contre la boîte et ce, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, ni de l'allumette, ni de la boîte, ni de son chien, ni de lui et de ses cartons, et de ses journaux et de son commerce de cannabis, ni de ses hypothétiques couvertures qu'il ne se procurait que dans ses rêves. Il sut que la mort l'attendait là. Et il maudit les hommes et leur société qui lui avaient tout pris tout en fermant les yeux.

– Lâche ça !

– Tais-toi !

– Rends-moi ça !

– Non, je ne te le rendrai pas. Il n'est pas à toi... Je le rendrai à sa propriétaire.

– Comment ça, il n'est pas à moi ? Comment ça, il n'est pas à moi ? COMMENT ÇA, IL N'EST PAS À MOI ?

– Arrête-toi !

– Comment ça ?

– C'est comme ça !

– Alors qui ?

– Nathalie

– Nathalie ?

– Nathalie

– Cette truie ?

– Euh, oui...

– Comment as-tu osé ?

– J'ai rien fait.

– Tu plaisantes ?

– Pas du tout !

– Je trouve...

– Oui ?

– Un soutien-gorge...

– Oui...

– ...Dans mon salon...

– Euh...

– Apparemment...

– Mumm ?

– ...Pas le mien...

– Ah oui ?

– ...Est-ce que...

– Oui ?